This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

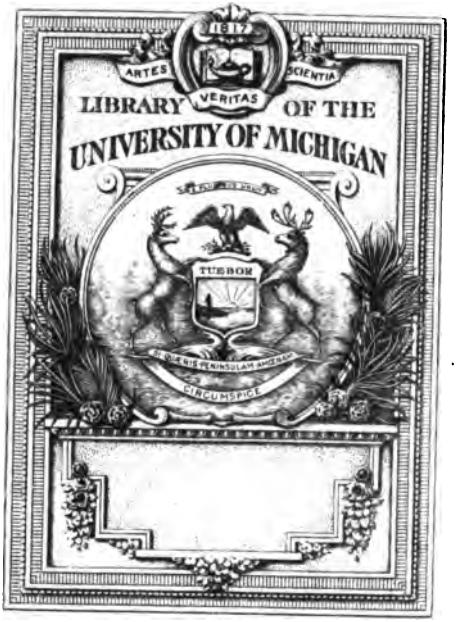
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ
2240
.E9
U7
1800

A 3 9015 00369 725 0
University of Michigan – BUHR

Urbino & Juliana
par
Eymery
1802

PQ
2240
.E9
U7



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

URBINO

ET

JULIANA,

MÉLO-DRAME,

EN TROIS ACTES,

A grand spectacle, suivi d'une fête Vénitienne.

PAR ALEXIS EYMERY.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 14 Ventôse, an IX de la République Française.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, boulevard Saint-Martin, N°. 26, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes Artistes, et rue Meslé, N°. 25.

AN X. (1802.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
VANOZO, Seigneur Vénitien.	*Révalard.*
ANTONIO, noble Vénitien, exilé, vivant inconnu.	*Lebel.*
URBINO, fils d'Antonio, amant de Juliana.	*Tautin.*
JULIANA, fille de Vanozo, (sous les habits de Paysanne, au Ier. acte.)	*Mlle. Lévêque.*
VIVALDI, fils de Vanozo.	*Vicherat.*
MARIA, nourrice et gouvernante de Juliana, (sous les habits de Paysanne, au Ier. acte.)	*Bourgeois.*
FRANCO, domestique de Vivaldi.	*Raffile.*
PAOLO, jeune Paysan, au service d'Antonio.	*Platel.*
Premier PIQUEUR.	*Martin.*
Premier PAYSAN (vieillard).	*Dumont.*
UN HÉRAULT.	
PIQUEURS.	
BALLET. Gardes de Vanozo.	
BALLET. Paysans (masqués au second acte et sous divers déguisemens).	
BALLET. Paysannes.	
BALLET. Ballet de Masques, et cavalcade burlesque pour la fête Vénitienne.	

La Scène est aux environs de Venise, au seizième siècle.

URBINO ET JULIANA,

Souv. Dram. Fl. Rom dept
4-29-32

MÉLO-DRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un site champêtre, riant et pittoresque; une cabane à droite, ayant une fenêtre au-dessus de la porte : à l'oposite, un gros arbre qui se sépare en deux branches, en s'élevant, et dont l'interstice forme un banc naturel, ombragé par un épais feuillage : de chaque côté de la scène et dans le fond, sont quelques arbres isolés; dans l'éloignement, un joli paysage.

SCÈNE PREMIERE.

» Au lever du rideau, une musique douce et mélodieuse » se fait entendre : elle exprime le réveil des oiseaux » et la naissance de l'aurore. »

URBINO, un jeune PAYSAN.

» Ils sortent avec précaution de la cabane : ils viennent » orner de guirlandes, de fleurs, le banc et le feuillage » du gros arbre, et y attachent ensuite une couronne. «

SCÈNE II.

URBINO, UN JEUNE PAYSAN, PAOLO.

URBINO.

Mon cher Paolo, ils t'ont bien promis d'être ici avec le jour, n'est-ce pas ?

PAOLO.

Oui, sans doute, et ils n'y manqueront pas; je vous en réponds.

URBINO.

Comme mon père sera content, de voir l'intérêt que prennent toujours à lui, nos bons amis !

PAOLO.

Dame! c'est bien juste! c'est aujourd'hui l'anniversaire de son arrivée dans ce canton; et il y a tant fait de bien!

URBINO.

Tu vas les attendre. Je cours chercher ma chère Juliana; elle veut aussi rendre son hommage à mon père. Celui de la beauté plaît tant à la vieillesse! (*on entend une musique champêtre et lointaine.*)

PAOLO, *écoutant.*

Mais je crois que ce sont eux qui arrivent. Oui!... je reconnois la musique.

URBINO.

Je pars, et vais au-devant... Mais, voici Juliana.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, JULIANA, MÉNÉTRIERS-VILLAGEOIS, PAYSANS DES DEUX SEXES.

» Entrée de paysans et paysannes, portant des cerceaux » garnis de verdure et de fleurs. Une musique villa- » geoise les précède. »

PAOLO, *aux villageois, après avoir écouté à la porte de la cabane.*

Silence! il est éveillé. (*il fait ranger tous les villageois en demi-cercle, depuis la porte de la cabane jusqu'au banc préparé; leurs cerceaux élevés au-dessus de la tête. Cette position présente à l'œil, un berceau mouvant et agréablement varié par les couleurs.*)

Aux ménétriers. Maintenant, commencez la sérénade; car, je crois que nous pouvons assurément bien le recevoir.

(*Les ménétriers jouent.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, ANTONIO.

» Antonio sort de la cabane... il voit son fils, ses amis, » et exprime sa surprise. Urbino et Juliana, vont le » prendre par la main, passant avec lui sous le berceau » mouvant, et tous trois vont s'asseoir sur le banc pré- » paré. »

BALLET.

ANTONIO, *après le ballet, se lève, et dit:*

Mes amis, le plaisir que j'éprouve à vous voir, ne doit me faire oublier que vous avez vos travaux... A propos,

(*regardant Juliana.*) je ne vois pas Maria, celle qui est toujours avec vous. Juliana, pourquoi ne vous a-t-elle pas accompagné ?

JULIANA, *hésitant.*

C'est que...

ANTONIO, *vivement.*

Lui seroit-il arrivé quelque chose de fâcheux ?

(*Tous les Acteurs s'avancent sur la scène.*)

JULIANA.

Non; dieu merci. Mais le comte est arrivé hier au château; et, comme Maria avoit absolument besoin de parler ce matin à quelqu'un de sa suite; elle y est allée. (*à part.*) Qu'il m'en coûte de mentir !

URBINO.

Ma chère Juliana, dites-moi, le connoissez-vous ce comte ?

JULIANA.

Oui... je... le connois.

PAOLO.

Eh ben ! par ma fi, vous n'avez pas-là une fière connoissance ! quoiqu'il soit notre seigneur, çà ne m'empêchera pas de répéter ce qu'on m'a dit de lui... On assure que c'est ben le plus mauvais homme... (*mystérieusement.*) Oui, il a été forcé de quitter Venise; on ne pouvoit pus l'y souffrir. On dit qu'il est ben heureux, pour lui, que le comte Vanosè, son parent, lui ait laissé, en mourant, son nom et sa terre...; car... Et son fils donc; c'est pis qu'un Lucifer. Les filles, les femmes... les...

ANTONIO.

Paólo ! parler ainsi de son seigneur, c'est se rendre coupable. D'ailleurs, la médisance... Qu'est-ce que vous avez Juliana ?

JULIANA, *s'efforçant de sourire.*

Oh ! rien... rien...

PAOLO.

Parlons de vous, not' maît'. A la bonne heure... c'est vous qu'il nous falloit pour seigneur, et non pas ce maudit marquis de Spignola, que j'nons jamais vu, qui arrive ici tout exprès pour nous faire enrager.

ANTONIO, *troublé.*

Spignola, dis-tu ? (*à part.*) Dieux ! seroit-ce...

PAOLO, *surpris.*

Comment ?... vous ne saviez donc pas çà ?... (*avec mystère.*) Eh ben ! je vous apprends que c'est son ancien nom. Oh ! s'il l'a quitté, ce n'est pas sans cause : on dit comme çà, qu'il est l'auteur de la perte d'un brave seigneur Vénitien... qu'il... Un de ses piqueurs qui reçoit de lui, apparemment, quelques rebuffades; car, il n'a pas l'air d'en

être conteut, en jasant ce matin avec moi, m'a dégoisé tout ça...

ANTONIO, *à part.*

Ciel ! il n'en faut plus douter... c'est mon ennemi, mon cruel ennemi !

JULIANA, *à part.*

Que je souffre !... (*haut.*) La calomnie se plaît quelquefois... à grossir les fautes d'autrui...

PAOLO.

Pas toujours, mam'zelle, pas toujours... A l'égard de not' maître, queue différence !... quel' âme !... quel bon cœur !... il n'est pas un de nous, ici, qui ne lui doive un tantinet de reconnoissance... Oui, et je ne m'en cache pas, au moins !

ANTONIO.

Paolo.

URBINO, *attendri.*

Mon père, la joie qui brille sur le visage de ces braves gens, vous montre qu'il dit vrai.

JULIANA, *se rassurant.*

Vénérable Antonio, en effet, toute la contrée publie vos louanges; et cependant, le nom de votre patrie m'est encore inconnu : car vous n'êtes pas de ce pays, m'a-t-on dit, et votre silence, certainement...

ANTONIO.

Est le fruit de l'expérience, ma fille, rien de plus; mais vous-même, Juliana, avez-vous été sincère avec nous ? et n'êtes-vous réellement qu'une villageoise ?

JULIANA, *avec embarras.*

Je suis... ce que je parois.

ANTONIO.

En ce cas, ce n'est point dans une chaumière que vous avez reçu le jour ?

JULIANA.

Je consens de répondre à cette question, quand vous aurez répondu à la mienne.

URBINO.

Mon père, donnez-lui cette satisfaction; vous êtes entouré de vos amis, que craignez-vous ?

ANTONIO.

Mon fils, que lui apprendrai-je que tu ne saches déjà ?... Né de parens honnêtes, qui me donnèrent une bonne éducation, et peu de fortune; dégoûté du monde de bonne heure, par une malheureuse affaire qui me força de m'expatrier. Je vins ici, il y a trente ans; le pays plût à ma misanthropie; je m'y établis; je fis bâtir cette chaumière; e pris une compagne, que je regrette tous les jours !... e reste t'est connu. (*à part.*) L'ignorance de ce que je

suis, doit faire son bonheur, pourquoi la détruirai-je !

JULIANA.

Votre recit est vrai, sans doute; mais pour que je vous tienne parole, il faut que je vous entende mieux : nous y gagnerons peut-être tous les deux, mon père.

(*Ici on entend un bruit de cors, Antonio et les villageois écoutent*)

ANTONIO.

Mes amis, c'est le comte qui chasse, sans doute, de ce côté. Allez où vos occupations vous appellent ; il ne faut pas que nous paroissions ensemble aux yeux de ce mauvais seigneur : notre bonheur auroit lieu de l'indisposer ; car, l'homme vicieux est toujours fâché de voir des heureux.

PAOLO.

Oh ça ! c'est ben vrai ! (*aux villageois qui se disposent à sortir.*) A ce soir toujours ; nous danserons sous les grands ormeaux : entendez-vous, jeunes filles ?

URBINO.

Oui. A ce soir, mes bons amis !

» Au moment où les villageois sortent, Vivaldi et Franco » entrent en scène par le fond du théâtre. A l'aspect » des paysans, ils se cachent derrière les arbres. »

SCÈNE V.

VIVALDI, FRANCO, *au fond du théâtre ;* ANTONIO, JULIANA, URBINO, PAOLO.

VIVALDI, *bas à Franco.*

Oui... c'est elle : tiens, la vois-tu, ma belle villageoise ?

URBINO.

Chère Juliana ! plus je vous connois, plus je vous aime! eh comment s'y refuser !... Vous possédez, beauté, graces, talens !... Et vous avez un cœur...

JULIANA.

Qui vous appartient, mon ami... Le bonheur dont je jouis, est votre ouvrage !...

PAOLO.

Mon dieu, que c'est donc beau, de s'adorer comme ça !

VIVALDI.

Il faut absolument que je lui parle... Qu'elle me paroit belle !

FRANCO.

Comment pouvez-vous le savoir ?... Vous ne l'avez pas encore vue en face... Paix, on nous voit.

(*Ils se cachent derrière les arbres.*

ANTONIO, *apperçoit les précédens.*

Mes enfans, rentrons dans la maison.

CHARLES, *donnant la main à Juliana.*

Ma bien-aimée, venez.

JULIANE, *à part, en entrant dans la maison.*

Que je souffre! funeste imprudence!

(*Antonio suit ses enfans et entre après eux, avec Paolo.*)

SCÈNE VI.

VIVALDI, FRANCO.

VIVALDI.

Cours chercher mes piqueurs, qu'ils viennent de ce côté : je veux absolument voir cette paysanne, savoir qui elle est... Elle me plaît.

FRANCO.

Mais, monseigneur, songez donc....

VIVALDI.

Trêves de discours, faites ce que je vous dis.

FRANCO, *à part, en sortant.*

Va, misérable homme, tu voudrais faire encore de celle-ci une victime, je saurai bien t'en empêcher.

SCÈNE VII.

VIVALDI, ANTONIO, PAOLO.

ANTONIO, *sortant de la cabane, avec Paolo.*

PAOLO, n'oublie pas de passer chez ce pauvre Charles, tu lui remettras ceci de ma part. (*Il lui donne de l'argent.*)

PAOLO.

Oui, oui; je n'y manquerai pas... Quel bon cœur!

VIVALDI, *arrêtant Antonio par le bras, au moment où il va rentrer dans la maison.*

Vieillard, me connais-tu?

ANTONIO.

Je n'ai pas cet honneur.

VIVALDI.

Je te demande des rafraîchissemens... J'ai chaud... Je suis le fils du nouveau comte de Vanero....

ANTONIO.

Il me suffit, seigneur, de connoître vos besoins; le reste, pour vous servir, est inutile. (*à part, en entrant dans la chaumière.*) O dieux! le fils de mon persécuteur ici!....

Si trente ans d'absence ne m'eussent totalement changé, j'aurois tout à craindre de la haine de son père ! mais je suis méconnoissable, dissimulons. (*Il rentre.*)

SCENE VIII.

VIVALDI, PAOLO.

VIVALDI, *regardant Paolo.*

LA plaisante figure... (*à part.*) Mais questionnons un peu ce paysan, il pourra peut-être m'apprendre... (*haut.*) Dis-moi, rustaut...

PAOLO, *à part.*

Comme il est poli !

VIVALDI.

Comment appelles-tu ce bon homme ?

PAOLO, *tremblant.*

Monseigneur... il...

VIVALDI.

Ne crains rien, parle...

PAOLO.

Monseigneur, il se nomme... Antonio.

VIVALDI.

Antonio... Est-il né dans ces contrées ?

PAOLO.

Monseigneur, je ne crois pas.

VIVALDI.

Qu'y fait-il ?

PAOLO.

Le bien, mon excellence : c'est lui, lui seul, qui a toujours eu soin, *gratis*, des pauvres malades du canton. C'est le médecin, chirurgien, apothicaire du pays.

VIVALDI.

C'est un homme rare. Et les deux jeunes gens que j'ai vu entrer là, avant lui, sont-ce ses enfans ?

PAOLO.

L'un est son fils, monseigneur, l'autre ne tardera pas à être sa fille.

VIVALDI.

Sa fille ! comment ?... Ils s'aiment donc ?

PAOLO.

Mais, son excellence doit savoir que pour se marier, il faut ben avoir un petit brin d'amour l'un pour l'autre, et m'est avis qu'Urbino...

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, ANTONIO, URBINO, *portant une bouteille clissée et un gobelet, sur une assiette d'étain.*

ANTONIO, *à Vivaldi.*

SI monsieur veut, voici de quoi étancher sa soif.

URBINO, *s'approchant de Vivaldi.*

Monseigneur, vous plait-il?...

VIVALDI, *prenant le gobelet qui est sur l'assiète.* (*Urbino remplit le verre.*)

Volontiers. Vieillard, quoique d'ailleurs, je sois reconnoissant de ton zèle, tu m'aurois fait plaisir; si tu m'eusse fait présenter ces rafraichissemens, par la jeune personne qui est dans ta chaumière... Cette liqueur, versée par les mains de la beauté, m'eût parue meilleure.

URBINO.

Son excellence est trop bonne. (*Vivaldi boit, après quoi Paolo prend le verre, l'assiète et la bouteille.*)

PAOLO.

Ma fi, monseigneur, a bon goût; car je défie qu'à vingt lieues à la ronde, on trouve un pus beau brin de fille!

URBINO, *bas à Paolo.*

Malheureux! que dis-tu?...

VIVALDI.

C'est ce qu'il m'a semblé... Quels sont les parens de cette villageoise?

ANTONIO.

Monseigneur, je vais vous parler sincérement...

URBINO, *bas à son père.*

Mon père, qu'allez-vous faire?

ANTONIO, *à part, à son fils.*

Sois tranquille. (*haut.*) Cette jeune fille est orpheline, sans fortune... et l'épouse future de mon fils.

VIVALDI, *avec feu.*

Elle est orpheline, dis-tu? sans fortune, ce parti ne peut convenir à ton fils; je veux le mieux pourvoir.

URBINO, *se modérant.*

Pardonnez-moi, monseigneur...; mais... cela ne se peut point.

VIVALDI, *à Urbino.*

Tu l'aimes donc?

URBINO.

Eh! comment ne l'aimerais-je pas! elle possède tout ce qu'il faut pour plaire... je l'adore.

VIVALDI.

Tu l'adores!... folie! tu mérites mieux, te dis-je. D'ailleurs je veux que mes vassaux...

ANTONIO, *fixant Vivaldi.*

Monsieur, vous oubliez que nous sommes, quoique vos dépendans, libres de choisir nos compagnes.

VIVALDI, *avec hauteur.*

Paysan! tu oublies toi-même qui je suis... va chercher cette villageoise, je veux la voir.

ANTONIO.

Mais, monsieur...

VIVALDI.

Tu hésites, je crois!... obéis!

URBINO, *à son père, d'un ton suppliant.*

Mon père! (*à Vivaldi.*) Non, vous ne la verrez point. Un seul de vos regards ternirait sa vertu! (*à part.*) ô dieu! veille sur elle.

VIVALDI, *se modérant à peine, à Urbino.*

Paysan! ne me reconnois-tu pas pour le seigneur de cette contrée; pour ton maître enfin?

URBINO, *avec fermeté.*

Pour le seigneur de cette contrée, oui; mais pour mon maître, non!

ANTONIO.

Mon fils! (*à Vivaldi.*) Seigneur, excusez sa vivacité, il aime!...

VIVALDI, *furieux.*

Malheureux! vous me bravez! que je voie cette paysanne, ou craignez tout de ma colère!

PAOLO, *à part.*

Oh! le méchant homme! le diable est dans ses yeux. Courrons vite chercher nos amis; car il pourroit bien arriver du charivari. (*il sort.*)

SCENE X.

VIVALDI, ANTONIO, URBINO, JULIANA.

JULIANA, *à la croisée.*

DIEUX! que vois-je! malheureux Urbino!...

(*Elle lève les mains au ciel.*)

ANTONIO.

Monseigneur, calmez-vous...; vous la verrez, puisque vous le voulez absolument; au nom de l'honneur, je vous en supplie, respectez l'innocence. (*à part.*) Hélas! comment la secourir.

JULIANA, *à part.*

Digne vieillard !

VIVALDI.

Pauvres hères ! ne devez vous pas vous estimer trop heureux de ce que je veux bien descendre jusqu'à vous, et vous donner des preuves de mes bontés ?

URBINO.

Homme sans mœurs ! tu dévoile bien toute la noirceur de ton âme.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, FRANCO, PIQUEURS.

VIVALDI, *aux Piqueurs.*

C'en est trop. Piqueurs ! emparez-vous de ce paysan.

FRANCO, *étonné, se mettant au devant des Piqueurs.*

Eh, quel motif, monseigneur...

VIVALDI.

Pas de replique ! Saisissez-le !

URBINO, *tirant un poignard qu'il tenoit caché.*

Le premier qui avance, est mort !

JULIANA, *à part, avec douleur.*

Dieux ! que faire ?...

VIVALDI, *aux Piqueurs.*

Qu'attendez-vous ?

ANTONIO, *se jettant aux pieds de Vivaldi.*

Monseigneur, pardon, pardon pour mon fils !

VIVALDI, *repoussant le vieillard, qu'il renverse parterre.*

Non, Piqueurs, obéissez !

URBINO.

Malheureux ! tu vas payer ton peu de respect pour la vieillesse ! (*il s'avance sur Vivaldi, le poignard haut prêt à le frapper, lorsque Juliana, qui n'a pas perdu un instant de vue, les mouvemens de son frère et de son amant, vient tomber à genoux entre eux deux, et arrête le bras d'Urbino.*)

JULIANA.

Arrête, Urbino ! c'est mon frère !..

VIVALDI, *après avoir fixé sa sœur de l'air du plus grand étonnement.*

Ma sœur !

ANTONIO et URBINO.

Sa sœur !

TABLEAU.

URBINO, *se remettant, à part.*

Qu'ai-je fait !

VIVALDI, *à part.*

O! quelle erreur! (*haut, à sa sœur, après avoir pris un visage sévère.*) La voilà donc cette vertu sauvage... invisible pour tous! hors pour un paysan! Sœur indigne! honte de ma famille! Piqueurs, que les deux coupables soient conduits au château! (*les piqueurs se saisissent d'Urbino et de Juliana, qui ne font aucune résistance.*)

ANTONIO, *tombant aux pieds de Vivaldi.*

Seigneur! mon fils est innocent...

» Urbino indigné de la posture humiliante que prend son » père, se débarrasse avec force de ceux qui le tiennent, » et va fièrement le relever. Juliana supplie son frère » de rendre la liberté à son amant. Vivaldi n'écoute » rien; il ordonne aux Piqueurs de marcher malgré la » douleur du vieillard, qui, quoique son fils veuille l'en » empêcher, se traîne aux pieds du tyran pour obtenir » grace : Vivaldi le repousse; Antonio tombe évanoui sur la terre. Urbino emporté par la nature, veut » l'aller secourir; mais il en est empêché par les Piqueurs, qui l'emmènent, ainsi que Juliana, malgré » leur résistance. »

SCENE XII.

ANTONIO, *seul; il revient peu à peu à la vie.*

Mon fils... où es-tu?... On l'arrache à ma tendresse.... Les cruels... O Juliana! Juliana! pourquoi t'a-t-il connue.

SCÈNE XIII.

ANTONIO, PAOLO, PAYSANS ET PAYSANNES, *armés d'instrumens de labourage.*

PAOLO, *arrêtant Antonio, qui sanglotte.*

Mon cher maître, qu'avez vous?

ANTONIO.

Ah! mon ami! Juliana... Urbino...

PAOLO.

Eh bien?...

ANTONIO.

Ils les emmènent! mais je vais voir le comte... je veux lui demander justice contre son fils : le mien n'est point coupable! (*il va sortir malgré les villageois.*)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, FRANCO.

FRANCO, *arrêtant Antonio.*

OU allez-vous, infortuné vieillard?

ANTONIO.

Sauver mon fils, ou périr avec lui!

PAOLO et les PAYSANS.

Nous aussi!

FRANCO.

Mes amis, vous vous perdriez sans le sauver. Ecoutez-moi; je veux vous servir.

PAOLO.

Vous, le domestique de ce vaurien de seigneur?... vous feriez donc mentir le proverbe, qui dit : tel maître, tel valet?

FRANCO.

Bons villageois, vous me jugez sur l'apparence; vous êtes excusables. Oui, je vous le répète; je veux vous servir, et ce soir, vénérable Antonio; ce soir, vous serrerez encore votre Urbino dans vos bras.

ANTONIO, *levant les mains au ciel.*

Oh! dieux! seroit-ce possible!

FRANCO.

Ecoutez... (*tous les paysans se rangent autour de lui, rapidement.*) Vous me croyez le complice de Vivaldi : eh bien! apprenez que je ne demeure à son service, que pour empêcher de tout mon pouvoir, le mal qu'il peut faire.

PAOLO, *à Franco.*

Ma fine! pour le valet d'un méchant, voilà de bien bons sentimens. Qui vous les a inspirés?

FRANCO, *mettant la main sur son cœur.*

Mon cœur! Vos malheurs, bon vieillard, tout m'intéresse à vous; je sauverai votre fils, n'en doutez pas.

ANTONIO.

Vous me rendez la vie!... mais cette promesse ne doit pas m'empêcher...

FRANCO.

Le tems presse : suivez-moi; je vous expliquerai tout en route. (*pressant les mains d'Antonio.*) Et vous respectable Antonio, croyez qu'il est encore quelques vertus sur la terre, et que si le méchant s'étudie à faire le mal, un dieu propice est toujours là, qui veille et déjoue tôt ou tard ses projets. Marchons.

» Les paysans se rassemblent, Franco se met à leur » tête avec Antonio et Paolo.

MARCHE.

(*Ils sortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

» Le théâtre représente, à droite, un peu dans le fond, » un pavillon antique, qui donne sur la scène ; à gauche » le derrière du château de Vanozo : le reste des deux » côtés de la scène, est occupé par des arbres ; le fond » par la mer «.

SCÈNE PREMIERE.

VIVALDI, LE COMTE DE VANOZO.

VIVALDI.

MON père, je vous ai fait connoître la vérité ; c'est à vous de punir le coupable.

VANOZO.

Vous pouvez y compter. Allez ; faites assembler le tribunal, il décidera de son sort. Quant à votre sœur, croyez, quoiqu'il m'en coûte ! que si elle est aussi coupable que vous me l'avez dit, qu'un couvent sera son éternelle prison. (*Vivaldi salue respectueusement son père, et sort.*)

SCÈNE II.

LE COMTE, *seul.*

SPIGNOLA ? quel est ton destin ?... tu quittes le fracas des villes, une foule de faux amis, parmi lesquels ton fils se perdoit ! Tu viens à la campagne chercher le bonheur, que ton âme bourrelée de remords te réfuse partout ! Ah ! oui, par-tout !... Malheureux Jutinian, Capello, ton image me poursuivra donc sans cesse !... Trente ans ne pourront-ils effacer de mon esprit, l'injustice que j'ai commise envers toi ? Non... non ; crie, ma conscience, on ne peut réparer une injustice qu'en la reconnoissant hautement, en face même de l'innocent !... hélas ! combien je le désire vivement ! mais, le puis-je ? mes recherches

ont été vaines... l'infortuné n'est peut-être plus ! et mes regrets doivent être éternels !... ô Spignola ! que tes fautes sont cruellement punies ! ta fille commence ton tourment.. tu te plaisois à voir en elle, les vertus de sa mère !... elle devient la honte de ton nom !... malheureuse imprudence... pourquoi aussi me fier à cette Maria ?... ne devois-je pas prévoir que la bonté aveugle qu'elle a toujours eu pour elle, la perdroit ?... je lui avois tant recommandé, cependant, de ne point sortir du château ! A peine suis-je connu dans cette terre... ce que je craignois est donc arrivé !... Ah ! une fille, jeune, belle et sensible, dès qu'elle voit le monde, est si-tôt pervertie !

SCENE III.

LE COMTE, MARIA.

MARIA, *accourant toute éplorée.*

MONSEIGNEUR ! ma pauvre maîtresse, ma chère Juliana ! on a osé la renfermer... Je vous en supplie ! rendez-la moi ! rendez-la moi !...

LE COMTE.

Que je vous la rende ! voulez-vous encore la soustraire à l'autorité paternelle ?

MARIA.

Monsieur le Comte...

LE COMTE.

N'avez vous point de honte ! eh, c'est ainsi que vous me teniez la promesse que vous m'aviez faite, en partant de Venise, de ne laisser voir ma fille à qui que ce fût ! J'arrive, et on la trouve... parmi mes paysans... revêtue de leur livrée... ô ! infamie !

MARIA.

Monseigneur, daignez m'écouter... elle avoit ses raisons pour paroître ainsi...

LE COMTE.

Pour s'avilir !...

MARIA.

Daignez m'entendre ! je vais vous dire la vérité ! j'espère, quand vous la saurez que vous plaindrez mademoiselle, l'excuserez et pardonnerez à notre imprudence, en faveur de nos motifs et des circonstances qui l'on causée.

LE COMTE, *à part.*

Un père doit toujours souhaiter de trouver ses enfans innocens !... (*haut.*) Je vous écoute ; mais soyez vraie, si vous ne voulez encourir ma haine, et une punition terrible !

MARIA.

Son excellence se rappelle sans doute de l'ordre qu'elle me donna à Venise, il y a six mois, pour amener mademoiselle ici ?

LE COMTE.

Et sur-tout de l'injonction que je vous fis de ne la laisser voir à personne !... passons.

MARIA.

Ma chère Juliana se faisoit une fête de venir au château, car, la ville l'ennuyoit beaucoup, puisque vous ne lui laissiez voir personne : elle se proposoit bien, me disoit-elle en route, de courir la campagne et de jouir tout à son aise de sa liberté, et des beautés de la nature, dont lui avoient parlé tant de fois ses livres. Hélas ! la pauvre enfant ignoroit encore l'ordre que j'avois reçu ! nous arrivâmes enfin, après bien des fatigues ; mais quel fut son étonnement quand, après les premiers jours de repos, je lui annonçai que nos promenades devoient se borner aux vilaines galeries noires du château, et au jardin ; il n'en fallut pas davantage pour lui rendre toute la mélancolie qu'elle avoit à Venise : vous connoissez sa sensibilité, elle lui devint funeste dans cette occasion ; car, rebutée par mes refus, elle tomba bientôt malade ; que pouvois-je faire ?... Je la vis pendant près d'un mois, dépérir à vue d'œil... elle m'entretenoit sans cesse du plaisir qu'elle auroit à visiter vos vassaux dans leurs humbles chaumières, à tendre une main secourable aux plus nécessiteux, à consoler les autres, et à se faire aimer de tous !... Elle me montroit quelquefois des traits de bienfaisance vraiment touchans, qu'elle lisoit dans des livres qu'elle avoit apportés.

LE COMTE.

Des romans sans doute ? pourquoi lui souffriez-vous cette lecture dangereuse.

MARIA.

Eh, monsieur ! il eut donc fallu lui ôter la vie, puisque c'étoit sa seule consolation.

VANOZO.

Imprudente !... poursuivez.

MARIA.

Monseigneur, vous l'avouerai-je, lassée par ses sollicitations... par les motifs qu'elle me donnoit pour sortir, et l'intérêt même de sa santé, je me laissai gagner ; mais voulant tenir, autant que possible, la promesse que je vous avois faite, nous nous déguisâmes en paysannes, et parûmes dans le village et chez vos vassaux, comme deux habitantes d'un bourg éloigné, qui venoient pour des raisons secrettes, habiter ici. Nous parcourûmes, ainsi vêtue

la cabane du pauvre; votre aimable fille déploya par-tout la sensibilité de son cœur !...

VANOZO.

Et fit des fainéans.

MARIA.

Je vous assure monsieur, qu'elle sût discerner le véritable indigent. Que sa bienfaisance a fait d'heureux, et nous a valu de bénédictions !... mais hélas ! un jour, que je n'oublierai jamais, ma chère Juliana et moi, nous sortions de la chaumière d'un malheureux, duquel nous prenions soin; pour gagner l'avenue du château, on est obligé de passer la petite rivière, qui est près du grand bois... Le pont qui la traverse, est formé de deux grands ormes, à côté l'un de l'autre, et mal assujétis... nous voici dessus, marchant ensemble, nous tenant par la main et répétant les tendres remercimens de l'infortuné que nous venions de voir... Au même instant, l'arbre sur lequel mademoiselle marche à côté de moi, vacille sous ses pieds... elle chancelle... je veux la retenir, il n'est plus tems !... dieux ! au secours, m'écriai-je, elle se noie, et sans considérer la profondeur de l'eau, ne consultant que mon cœur, je vais me jetter après elle, la sauver ou périr, je prends mon élan... c'en est peut-être fait de nous deux, lorsque tout à coup ma vue est frappée par un jeune homme qui se jette à l'eau, de l'autre côté de la rivière. Il plonge, nage, saisit ma malheureuse maitresse et l'amène à l'autre bord, en aussi peu de tems que j'en prends à vous le dire... La chère enfant! comme je la pressai sur mon sein, en l'arrosant de mes larmes !... elle n'étoit qu'évanouie, le jeune paysan m'aide à la porter chez son père... le vénérable Antonio l'a bientôt rendue à la vie... le premier regard de Juliana est pour son libérateur... son second est pour moi : depuis ce jour, monseigneur, n'eut-ce pas été une barbarie que d'empêcher votre aimable fille de témoigner de la reconnoissance à son sauveur ? elle l'a donc vu; mais toujours vêtue en paysanne et en ma présence, elle n'a fait connoître sa qualité à lui ni à personne... Que me reste-t-il à vous apprendre ?.. vous connoissez le reste, et l'infortuné Urbino, pour prix de ses services, va recevoir la mort! ô monseigneur! pensez-vous bien à ce que vous allez faire ?... Si vous ne craignez pas le châtiment des hommes, craignez celui d'un être suprême!

VANOZO.

Eh, c'est ainsi que vous vous justifiez, après avoir perdu ma fille! Maria! si vous attendez de moi quelque indulgence, prenez garde que votre zèle indiscret...

MARIA, *avec véhémence.*

Eh ! monsieur, pourrez-vous empêcher mon cœur de

sentir, et mes yeux de pleurer!.. Non ; non!.. cela est impossible.

VANOZO.

Je vous permets d'aller vers votre maitresse, et de lui dire qu'elle aura sa liberté, quand Urbino ne sera plus.

MARIA.

Eh ! c'est moi que vous chargez de cette commission horrible ! moi ! sa nourrice, son amie dès l'enfance? vous voulez donc que je la tue? et vous êtes son père?... non ; vous n'êtes que son tyran ! Mais, songez à ce que vous allez faire, à ce que vous avez fait... Il est au ciel, un dieu vengeur ! (*lui appuyant la main sur le sein.*) Votre conscience ne vous dit-elle rien ?... rien !

VANOZO.

Maria !...

MARIA.

Oui, monseigneur, tout mon maître que vous êtes ; je ne vous en rappellerai pas moins vos torts : pensez à sa pauvre mère, qui ne vous étoit pas destinée, et que vous épousâtes malgré elle : elle vous a donné ma chère enfant, j'en bénis le ciel ; mais pensez aussi au comte Capello, son amant, que votre haine fit exiler de Venise, il y a trente ans ; auquel, enfin, vous avez ôté la fortune, l'honneur, et peut-être...

VANOZO.

Maria ! qu'osez-vous dire ?...

MARIA.

Tout, monsieur !...

VANOZO, *lui mettant la main sur la bouche.*

Encore un mot, et votre vie...

MARIA.

Eh ! que m'importe la vie, sans le bonheur !... Rendez-moi ma Juliana !... je l'ai nourrie de mon lait... c'est moi qui suis sa mère !

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, VIVALDI.

VIVALDI.

MON père, le tribunal est assemblé, on n'attend plus que vous.

VANOZO, *à son fils.*

Je vais m'y rendre. (*à part à Maria.*) Maria, retournez vers votre maitresse ; mais si vous l'aimez, comme vous le dites, prenez garde que votre indiscrétion...

[illegible] expressif, qui peint [illegible] par la gauche, [illegible] aller.

[illegible]

[illegible] seul.

[illegible] tribunal et de l'orgueil [illegible] malheureux ne sera [illegible] sang-froid dans ses [illegible] porté une main audacieuse sur moi [illegible] nous a déshonoré... il doit donc mourir.

[illegible]

VIVALDI, [illegible] PIQUEUR.

VIVALDI.

Ah! te voilà : [illegible] découvert Franco?

LE 1er PIQUEUR.

Monseigneur, tous mes soins ont été inutiles ; personne ne l'a vu.

VIVALDI, [illegible].

Cela paroît [illegible]... Ce [illegible] me tromperoit-il? Il contrarie tous mes [illegible] trouve, par fois, beaucoup trop de [illegible] pour un valet.

LE 1er PIQUEUR, à part.

Si je pouvois m'insinuer dans ses bonnes graces... Il me paroît que Franco n'est pas aussi bien avec lui qu'on le dit. Eh! il est vertueux, et la vertu ne s'accorde guère avec le vice... l'occasion est peut-être favorable... voyons...

VIVALDI.

Comment, il n'a pas paru au château, depuis le retour de la chasse?

LE 1er PIQUEUR.

Pardonnez-moi, monseigneur. On l'a vu, un moment, avec plusieurs paysans : ils avoient tous un air de mystère. Ils sont entrés dans la chambre où l'on met ordinairement vos costumes de bal... ils s'en sont emparés... et...

VIVALDI.

Quoi! mes domino, mes masques de Venise, que j'avois fait apporter pour la fête que je destine à mon père?

LE 1er PIQUEUR.

Monseigneur, je ne vous dis que ce que j'ai vu... Au

reste, c'est peut-être pour un bon motif, que monsieur Franco l'a fait... Que sait-on, s'il ne veut pas célébrer votre heureuse arrivée, par une fête... vous surprendre... oh! ce n'est pas là le plus grand de ses torts; et, si son excellence me permettoit...

VIVALDI.

Eh bien?

LE Ier. PIQUEUR.

Je lui apprendrois...

VIVALDI.

Quoi?

LE Ier. PIQUEUR.

Des indiscrétions... qui... certainement...

VIVALDI.

Est-ce que Franco...

LE Ier. PIQUEUR.

Mais, monseigneur... il dit de vous, des choses...

VIVALDI.

L'infâme!... eh! t'a-t-il parlé... (*on fait du bruit dans les coulisses de gauche.*) Mais j'entends quelqu'un : retirons-nous sous ces arbres; tu m'y instruiras du reste.

(*Ils entrent tous deux dans les coulisses de droite.*)

SCÈNE VII.

LE COMTE, VANOZO, ANTONIO, GARDES, VIEILLARDS, PAYSANS ET PAYSANNES.

» Le Comte entre, suivi de ses gardes, et entouré de » paysans, qui semblent l'implorer : Antonio le suit en » sollicitant sa pitié. Vanozo détourne la vue.

ANTONIO.

AU nom du ciel! au nom de tout ce qui vous est cher, monsieur, la grace de mon fils!... il est innocent! Monseigneur, vous êtes père... voyez ma douleur... mon fils!... mon fils!...

» Il embrasse ses genoux : tous les paysans l'imitent, en » élévant les mains vers le Comte, pour implorer sa » pitié : Vanozo détourne toujours la vue, se cache une » partie du visage avec le pan de son manteau, et ce- » pendant, paroit s'attendrir. »

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, VIVALDI.

VIVALDI, *au premier Piqueur, dans la coulisse.*

Dès qu'il paroîtra, qu'on vienne m'avertir.

VANOZO, *paroissant s'attendrir.*

Vieillard... relève-toi. (*Antonio se lève avec l'air de l'espoir.*)

VIVALDI.

Mon père, vous savez combien le fils de ce paysan est coupable ! il est votre serf ; il m'a outragé, a osé porter un œil impur sur Juliana, ma sœur !... Il faut un exemple !

ANTONIO.

Barbare ! eh ! c'est un exemple de cruauté que tu veux !.. O, monseigneur ! que votre cœur s'ouvre à la pitié ; vous savez que, sans Urbino, sans lui, votre fille perdoit le jour ! eh ! mérite-t-il de perdre la vie, pour l'avoir aimée, la croyant son égale !... L'amour est-il donc un crime ?

VIVALDI.

Oui ; quand il blesse le rang, les convenances.

ANTONIO.

Les vertus doivent-elles être comptées pour rien ?

VANOZO.

Vieillard, tu devois connoître la distance qui existe entre la fille de ton seigneur et ton fils ?... et tu m'abuses, certainement, quand tu dis qu'Urbino l'ignoroit.

ANTONIO.

Monsieur, mon cœur ne me reproche rien ! j'ai dit la vérité !

VIVALDI.

J'atteste le contraire. D'ailleurs, le comte Vanozo ne peut te rendre ton fils ; il est condamné par les lois.

ANTONIO.

Les lois, cruel, ne prescrivent point l'assassinat !

VANOZO.

Ah ! ç'en est trop. Vivaldi suis-moi.

» Le Comte et Vivaldi vont pour sortir : Antonio les » retient par leurs habits ; il les sollicite encore, en » peignant sa douleur. Vanozo penche un moment vers » la clémence ; il est indécis ; on voit les combats qui » se livrent, à la fois, dans son cœur, la vengeance et » la pitié. (Son fils l'excite à la haine, par ses regards, » et veut l'entraîner.) Enfin, la vengeance l'emporte, » et Vanozo repousse Antonio, qui tombe dans les bras

» de ses amis, et sort ensuite avec Vivaldi, qui ex-
» prime sa joie par un à parté. »

(*Les gardes suivent leur maître.*)

SCÈNE IX.

ANTONIO, PAYSANS.

ANTONIO.

TU me fuis, barbare!... tu te dérobes à la prière que te fait un vieillard, de lui rendre son fils, qui est son seul bien! Vas, ta conscience ne te laissera aucun repos! le remords te poursuivra sans cesse!... l'infâme!... mon Urbino! pardonne à ton vieux père, s'il ne peut te sauver; il mourra avec toi. (*Les paysans le soutiennent.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, UN HÉRAULT, GARDES.

LE HÉRAULT, *entre accompagné de gardes. Les paysans se rangent autour de lui, et paroissent attendre avec anxiété, ce qu'il va prononcer.* (*Il lit :*)

URBINO, paysan, serf de cette contrée, ayant séduit la fille du comte Vanozo, son suzerain, et attenté aux jours de son fils : le tribunal seigneurial, légalement assemblé, et d'une voix unanime, l'a condamné à mort!

(*Ce dernier mot est accompagné de l'airain funèbre et terrible.*)

(*Le Hérault se retire.*)

» Le père d'Urbino tombe évanoui, dans les bras de ses
» amis, au mot terrible de mort, les paysans sortent
» et l'emmène. «

SCÈNE XI.

VANOZO, VIVALDI, URBINO, GARDES, PAYSANS ET PAYSANNES.

Marche funèbre.

» Elle s'ouvre par Vanozo et Vivaldi; ils sont suivis
» de leurs gardes, qui mènent au milieu d'eux Urbino
» au supplice. La marche s'avance lentement, l'agonie
» du patient sonne : les paysans et paysannes la suivent
» avec un air morne et triste. Le Comte et son fils,

» vont se placer sur des siéges préparés. Un billot est » porté sur le bord de la mer, Urbino y est conduit et » va périr.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, Ier. PIQUEUR.

LE Ier. PIQUEUR, *d'un air effaré.*

AUX armes! aux armes!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉD. FRANCO, PAOLO, PAYSANS.

» Ils sont tous masqués et déguisés en Turc, Arlequin, » Pantalon, Pierrot, Polichinel, Magicien, Pie, Chauve- » Souris, etc, »

» Ils arrivent tous sur la mer, dans des chaloupes et dé- » barquent aussi-tôt. A la vue des masques, le Comte » et son fils se lèvent, et font un geste aux gardes; » ceux-ci entourrent Urbino et rentrent avec lui dans » le château, suivis de leurs maîtres; bientôt les gens du » Comte reviennent sur la scène et tombent à l'impro- » viste, sur les paysans masqués. MÊLÉE, COMBAT » GÉNÉRAL. Une partie des gardes ne tient pas long-tems, » elle faiblit et rentre dans le châtau, poursuivie par » les masques. Alors, la scène demeure à quatre soldats » seulement, et à quatre masques (Polichinel, Arlequin, » la Pie et la Chauve-souris), un combat réglé à » lieu entr'eux. Les soldats du Comte sont vaincus et » prennent la fuite. Urbino sort du château, entouré de » ses libérateurs et est amené par eux sur la scène. On » se hate alors, de remonter dans les bateaux et de » prendre le large. Les soldats de Vanozo arrivent de » tous côtés et veulent empêcher le départ; mais leurs » efforts sont inutiles. Le fils d'Antonio et ses fidèles » amis, disparoissent bientôt du rivage, laissant leurs » ennemis stupéfaits de leur audace. »

(*La toile tombe sur ce tableau général et pitoresque.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

La Décoration est la même que celle du premier Acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTONIO, Ier. PAYSAN-VIEILLARD, PAYSANS ET PAYSANNES.

(*Au lever du Rideau, les Paysans sont autour d'Antonio, et lui prodiguent leurs soins.*)

ANTONIO.

O, oui ! je vois vos larmes... j'y suis sensible... mais mon Urbino !.. mon Urbino !.. cessez de me donner vos soins... je n'en ai plus besoin... je vais le joindre... vous l'avez entendu cet arrêt fatal : *à mort !....* eh ! pourquoi, pour avoir été sensible ! oh, comble de l'horreur ! et ce sont là des hommes !...

(*Il s'attendrit, gémit et pleure dans les bras de ses amis.*)

Ier. VIEILLARD.

Respectable Antonio, ne sommes-nous donc plus vos bons, vos dignes amis ! (*par réflexion.*) mais Franco, ce domestique de Vivaldi, Paolo même, nos jeunes gens enfin, que nous n'avons pas revus, n'ont-ils pas promis de le sauver ! (*tout le monde semble se livrer à l'espoir.*)

ANTONIO.

Hélas oui ; mais l'ont-ils fait ? l'ont-ils pu ! l'arrêt fatal...

Ier. VIEILLARD.

Est prononcé, il est vrai ; mais n'étoit pas exécuté lorsque votre évanouissement nous a contraint de vous ramener ici.

ANTONIO.

O ! espérance, rentre donc dans mon cœur.

Ier. VIEILLARD.

Je ne désespère pas de le revoir ; croyez en mes pressentimens, depuis soixante ans, dieu m'a toujours exaucé ! (*d'un ton prophétique.*) L'innocent sera sauvé, je vous le prédis.

(*Antonio et les paysans mettent un genou en terre et implorent le ciel.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, PAOLO.

PAOLO, *d'un air conquérant.*

ENFIN, il est à nous, victoire, notre maître, victoire! oh! ils l'ont payé cher, je vous en réponds.

(*Il s'essuie le visage avec un petit mouchoir.*)

ANTONIO, *levant les mains au ciel.*

Il m'est rendu. (*aux parsans.*) Il m'est rendu... ô bonheur! cet instant efface quarante ans de chagrins; mais où est-il?

(*Il cherche son fils des yeux, Paolo jouit de son embarras.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, URBINO, FRANCO, PAYSANS.

URBINO, *se jettant dans les bras de son père.*

DANS vos bras, mon père.

« Antonio reçoit son fils dans ses bras, et perd connoissance : Urbino presse son père contre son cœur, et baise sa figure vénérable. Tous les acteurs contemplent ce tableau dans un silence respectueux. »

ANTONIO, *revenant peu à peu à lui, dit d'une voix faible.*

Mon fils... mon Urbino, espoir de mes vieux ans... mon ami! je te revois donc enfin!

(*Il le serre tout à coup avec force contre son sein.*)

FRANCO.

Quel tableau, que celui de la pitié filiale unie à l'amour paternel! cette seule vue paye tout ce que j'ai fait.

ANTONIO, *à Franco.*

Vous avez tenu votre promesse... combien je vous suis redevable, et comment m'acquitter envers vous tous....

FRANCO.

En vivant heureux, bon Antonio; mais je dois vous avouer que vous n'êtes ni l'un ni l'autre, en sûreté ici... notre déguisement a réussi, nous avons sauvé Urbino, il est vrai; mais en quittant le rivage on nous a suivi.... Vivaldi découvrira bientôt votre retraite, et vous serez en butte à de nouvelles persécutions; car je le connois trop bien, ce seigneur orgueilleux, il se croira offensé tant qu'il saura Urbino vivant, et le poursuivra sans cesse; il faut donc sans perdre de tems vous éloigner de ces lieux.

ANTONIO.

Nous éloigner... hélas ! eh,de quel côté tourner nos pas !.. (*à part.* (Exilé du lieu de ma naissance, est-il pour moi une patrie.

FRANCO.

Si vous voulez, je me charge de vous conduire en sûreté à Venise.

ANTONIO, *à part.*

A Venise... ô cruel souvenir !

(*Il baisse la tête et paroit s'absorber dans ses réflexions.*)

FRANÇO.

Vous ne répondez rien... craindriez-vous que le Comte vous y poursuivit ? (*à mi-voix.*) Jamais il n'y reparoîtra, croyez-en ma promesse. Mais le jour tombe... il faut que je cherche quelques prétextes plausibles, pour colorer mon absence aux yeux de mon maître... cela sera difficile... l'homme pervers est toujours si défiant. Quand la nuit aura enveloppé la terre de ses ombres, je viendrai vous chercher : tenez-vous prêt.

URBINO.

Et Juliana, Juliana, il faudra donc renoncer à elle ? ah ! mon père.

ANTONIO.

Je ne t'entends que trop.

(*Urbino regarde Franco avec expression.*)

FRANCO.

Si au moins vous étiez époux...

URBINO.

Digne Franco, je lis dans vos yeux l'honnêteté de votre âme ; si Juliana eût été mon épouse, vous eussiez cherché à nous réunir.

ANTONIO, *à Franco.*

Homme généreux, digne de notre éternelle reconnaissance ; nous nous remettons en vos mains et à votre conduite ; vous avez tant fait pour nous, que ce seroit un crime de douter de ce que vous ferez encore.

FRANCO.

Je me retire, car le tems presse, ne sortez pas de votre cabane, et comptez sur moi. (*à Urbino.*) Si je vois mademoiselle Juliana, je lui dirai que vous êtes libres et en sûreté ; c'est tout ce que je puis.

URBINO.

Ah, comment payer tant de bienfaits.

FRANCO, *prenant la main d'Urbino.*

Vous ne me devez rien, une bonne action porte avec elle sa récompense. (*Il sort.*)

SCENE IV.

ANTONIO, URBINO, PAOLO, Paysans.

1er. Vieillard.

Comment ! nous vous regardons tous comme notre ami, notre père, et vous nous abandonneriez?

Paolo.

Ah ! un petit moment, un petit moment, s'il vous plaît ; je vois bien, par toute cette manigance de grands mots, qu'en effet vous voudriez nous quitter ; mais ça ne se fera pas comme çà, je vous en avertis... moi, je vous aime d'abord, plus que si vous étiez mon père ; et vous voudriez fuir du pays sans moi?... ah, çà ne sera pas, çà ne sera pas, je vous le répète : je ne vous quitte pas plus que votre ombre d'abord, je vous en préviens... un si bon maître, un homme si savant et si modeste, que c'est conscience... qui est quelque chose... oui, qui est quelque chose, et qui ne le dit pas : oh, j'ons le coup-d'œil bon, allez, dieu merci.

Antonio.

Mon cher Paolo...

Paolo.

Tenez, je ne vous le cache pas, ce projet de départ me désole et m'enfle le cœur, tout en même tems, et si vous ne prononcez pas que je vous suivrai, il crève d'abord.

Urbino.

Et moi, j'abandonnerois Juliana... la bien aimée de mon cœur... pour qui la vie, sans elle... (*regardant son père avec attendrissement.*) me seroit odieuse, si je n'avois pour ami, le meilleur des pères.

1er. Vieillard.

Eh ! restez, restez plutôt ici ; nous vous soustrairons aux recherches du Comte, pendant son séjour au château, n'en doutez pas. Au surplus, cette terre qui vous a nourri trente ans, qui a vu naître la mère d'Urbino, ne vous a-t-elle pas adopté?

Paolo.

Sans doute, demeurez not' maître, et si le Comte vient encore, nous vous défendrons, nous le tuerons, ou bien nous le chasserons.

Antonio.

Qu'as-tu dit, Paolo ? nous le tuerons, nous le chasserons, et de quel droit prétendrois-tu tuer un homme, ou le chasser de chez lui ?

PAOLO.

Dame, aussi notre maître, il n'y a pas moyen de vous rien dire, vous êtes trop scrupuleux ; et avec ce biau sentiment-là, on ne parvient à rien ; je vous le dis, moi.

URBINO.

Mon père, que résolvez-vous ?

ANTONIO.

Je ne sais. (*aux villageois.*) Mes amis, il est tard ; il faut vous retirer.

LE Ier. VIEILLARD.

Promettez-nous avant, que vous ne quitterez pas ces lieux sans nous avertir.

ANTONIO.

Je vous le promets. (*les villageois s'éloignent peu à peu avec un air triste et pensif.*)

(*A Urbino.*) Rentrons...

PAOLO.

Ah ça, not' maît', je peux compter sur votre promesse, n'est-ce pas ?

ANTONIO.

Oui, tu le peux. (*Paolo s'enva lentement.*)

URBINO.

Que je souffre !

ANTONIO.

Viens, mon fils !

(*Ils entrent tous les deux dans la cabane.*)

SCENE V.

JULIANA, *seule.*

(*Elle arrive sur le théâtre par le fond. La nuit vient.*)

» Juliana, pâle, échevelée, pouvant à peine se soutenir, » arrive sur la scène ; elle s'appuye le long des arbres, » et paroit halletante de fatigue : elle vient dans un dé- » sordre qui peint sa douleur, tomber à la porte de la » cabane ; elle soulève avec peine ses bras et frappe. «

SCÈNE VI.

JULIANA, ANTONIO, URBINO.

» Antonio met la tête à la croisée, regarde et reconnoît » Juliana étendue à sa porte. Il sort de la cabane avec » Urbino, et tous les deux, l'effroi peint sur la figure, » s'empressent de relever Juliana et lui prodiguent des » secours : ils la portent sur le banc de gazon, qui est » vis-à-vis, et tâchent de la rendre à la vie. «

JULIANA, *revenant à elle.*

OU suis-je ?... (*voyant ses libérateurs.*) Antonio!.. Urbino ! (*elle presse les mains d'Urbino.*) Tu respires ! Franco ne m'a donc pas trompée.... Ç'en est fait, je ne vous quitte plus !

URBINO.

O bonheur !

ANTONIO.

Ma fille, calmez-vous... La fatigue...

JULIANA, *regardant tendrement le vieillard.*

La fatigue... Ah ! oui...

ANTONIO.

Comment vous trouvez-vous, maintenant ?

JULIANA, *s'efforçant de sourire.*

Bien...

URBINO.

Chère Juliana ! qui l'eût pensé que vous vous intéresseriez autant à un malheureux tel que moi ?...

JULIANA, *se levant, et d'un ton solemnel.*

Auriez-vous douté de mon cœur ?

ANTONIO.

Ma chère fille, l'état où je vous vois, me fait craindre qu'il ne vous soit arrivé quelque nouveau malheur.

JULIANA.

Eh ! quel plus grand pouvoit m'arriver, que celui de la perte de mon libérateur ? J'attendois le moment fatal qui devoit nous séparer pour toujours, résolue de ne pas lui survivre, lorsque de l'endroit où j'étois, un tumulte affreux se fait entendre ; ceux qui me gardent pâlissent au bruit des armes... Les lâches !... ils me quittent ! devenue libre alors, je fuis... j'abandonne mon père, mon frère, mes tyrans ! je cours sur les traces de mon ami... je laisse à regret ma bonne et fidèle Maria ; mais où étoit-elle ?... je ne la voyois point. Je suis le premier sentier que je rencontre... Bientôt j'apperçois de bons paysans... Franco s'offre à [illegible] lui demande, en tremblant, si vous

vivez, où vous êtes... j'apprends tout! et ne prenant plus de conseils que de mon cœur, sans écouter les préjugés; je vole de nouveau sur vos pas... j'arrive... je vous vois! et plus que jamais, je suis résolue à mourir, plutôt qu'à me séparer de vous!

URBINO.

O! ma bien-aimée! que ne vous dois-je pas, pour tant de courage, pour tant d'amour!

ANTONIO.

Juliana, la volonté d'un père doit être sacrée! et ce père, ingrat, qui vous chérit, sans doute!...

JULIANA.

Eh! s'il m'eût aimée, n'eût-il pas approuvé mon choix? mais il n'écoute que mon frère, qui sacrifie tout à l'orgueil de la naissance!... Non, vénérable Antonio, vous ne me persuaderez pas; mon cœur s'y oppose. Devenez mon père digne vieillard...

URBINO.

Mon père, laissez-vous toucher par nos larmes.

ANTONIO.

O mes enfans! que me demandez-vous. Mais, qui vient de ce côté? c'est la bonne Maria, qui vous cherche, sans doute.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MARIA.

MARIA, *accourant.*

JE me suis bien doutée que vous étiez ici... cruel enfant! et vous abandonnez le château sans moi. O amour! amour, dans quel égarement tu nous conduits... Pardon, mon bon Urbino... ce n'est pas pour vous, que je dis cela... je sais que vous la méritez. D'ailleurs, l'amour est une passion bien excusable à votre âge. (*vivement.*) Cependant, je dois vous dire que le Comte est furieux!... votre frère l'excite encore contre vous, et dit que vous les déshonorez. Ils jurent l'un et l'autre, que s'ils vous retrouvent, un couvent sera votre éternelle prison... Ce pauvre Franco me disoit tout ce qu'il a fait, ce qu'il se proposoit encore de faire pour vous, lorsque Vivaldi nous a surpris, après avoir tout entendu. Je n'ai eu que le tems de me sauver, pour venir vous l'apprendre... Il faut se cacher... éviter leur fureur... (*à part.*) Je crains qu'elle ne soit terrible...

URBINO.

O mon dieu! veille sur mon père, sur Juliana, et que je sois le seul puni.

MARIA.

Puni ! vous n'êtes point coupable. Au reste, entrons chez vous ; fermons-en les portes, et vienne qui voudra, ne répondons pas ; ils vous croiront en fuite... La providence ne nous abandonnera pas.

SCENE VIII.

FRANCO, VIVALDI, Ier. PIQUEUR, GARDES.

» Tous s'avancent, sans bruit sur la scène, menaçant Fran-
» co au milieux d'eux : Vivaldi tient d'une main un
» poignard, avec lequel il semble en menacer son do-
» mestique ; de l'autre, une lanterne sourde. »

VIVALDI, *à Franco, bas.*

L'INFAME est sans doute dans son indigne chaumière avec Juliana... Allons, appelez-les, afin qu'ils ouvrent à ta voix.

FRANCO.

Monseigneur ! mais votre sœur...

VIVALDI.

Ma sœur !... elle m'a déshonoré... elle ne l'est plus.

FRANCO.

O dieu ! (*à part, regardant le ciel.*) Sois leur appui...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉD. ANTONIO, *ouvrant doucement la croisée.*

ANTONIO, *à part.*

JE crois avoir entendu parler. (*il écoute.*)

VIVALDI, *à Franco, bas.*

Appelle, ou tu meurs.

FRANCO, *hésitant.*

Mais, monsieur... je vous assure... qu'ils se sont éloignés.

VIVALDI.

Je vais frapper à la cabane... y entrer... Si tu m'en imposes...

ANTONIO, *à part, avec anxiété.*

Qu'entends-je ?... mes enfans !

VIVALDI, *bas.*

Silence !.. J'entends quelqu'un.

SCENE X.

LES PRÉCÉD. URBINO, *ouvrant doucement la porte.*

URBINO, *bas, à part.*

IL me semble avoir ouï du bruit de ce côté. (*il regarde dans la maison, et dit :*) Restez ; j'écoute. (*il écoute à la porte.*)

VIVALDI, *bas à Franco.*

Tu m'as trompé : obéis ou c'est fait de toi. (*il va lui appuyer la pointe de son poignard sur la poitrine.*)

(*Urbino quitte la porte, et vient doucement derrière Vivaldi.*)

FRANCO, *tremblant, bas, hésitant.*

Monseigneur...

VIVALDI.

Plus d'objections !

URBINO, *à part.*

Dieux !

FRANCO, *découvrant sa poitrine.*

Frappez donc ! j'aime mieux mourir que trahir l'innocent.

» Vivaldi va enfoncer son poignard dans le sein de Franco, au même instant, Urbino le lui arrache ; le jette » loin de lui, et revient à la porte de la cabane. Vivaldi » lui porte sa lanterne au visage, le reconnoît, fait un » geste à ses gardes, qui vont pour le prendre ; mais » Urbino est rentré chez lui ; en a fermé la porte, qui » résiste aux efforts de ceux qui veulent l'enfoncer. «

VIVALDI.

Indigne séducteur ! tu payeras cher ton imprudence ! A moi, gardes ! un dernier effort.

(*Franco se débarrasse de ses gardes et fuit par le fond.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, *hors* FRANCO.

» Vivaldi et ses gens réunissent leurs efforts, et enfoncent » enfin la porte. »